

CACHE-CASH

Fatima et son mari travaillent tous les deux, ils ont un bon niveau de vie. Ils ont une belle voiture et une maison quatre façades en périphérie bruxelloise.

Fatima fonce dans cette vie qui lui semble idéale. Mais un jour, son mari perd son travail et elle doit assumer les crédits du couple quasi seule. Fatima se retrouve contrainte d'accepter des petits boulots, en soirée et le week-end.

Son mari devient violent avec elle. Malgré la situation, Fatima veut sauver les apparences auprès de son entourage et ne dit rien de ses problèmes, pas question de se séparer. Jusqu'au jour où elle se retrouve à l'hôpital et réalise qu'elle doit penser à elle et à l'avenir de son fils.

Le divorce est prononcé. Son ex-mari lui tourne le dos, refuse de payer la pension alimentaire et les emprunts contractés ensemble (la voiture, la maison, le crédit à la consommation...). Fatima doit faire face seule à cette situation, c'est ingérable. Elle veut vendre la maison mais son ex-mari refuse.

Épuisée, déprimée, ayant le sentiment d'être seule au monde, elle craque... Elle fuit la réalité et ses responsabilités, quitte la maison et part vivre chez sa grand-mère. Elle n'a plus de domicile officiel et se cache. Elle continue à travailler mais ne paie plus ses dettes. Les huissiers retrouvent sa trace et se rendent sur son lieu de travail.

Elle qui voulait cacher sa situation à ses collègues, c'est la honte! Elle quitte son travail.

Au décès de sa grand-mère, elle doit partir. Sans travail ni logement, ses revenus reposent exclusivement sur les aides sociales. Fatima souffre de dépression.

Elle loue un studio mais se retrouve à nouveau confrontée aux huissiers, qui débarquent rapidement chez elle... C'est un nouveau déclic : Fatima ne veut pas que son fils apprenne ses difficultés. Elle revient alors à la réalité et décide de faire face à ses problèmes.

Elle pousse la porte d'une association et une médiation de dettes est mise en route. L'espoir revient. Elle sait qu'elle en a pour dix ans, mais c'est une femme fière qui assume et ne veut pas laisser de dettes à son fils. Fatima retrouve un travail et gère son argent au centime près. Pour ne pas susciter la pitié de ses amis et ne pas créer de nouvelles dépenses, elle s'isole.

Et quand les dettes seront remboursées, Fatima précise qu'« il n'y aura pas énormément d'argent en plus, mais un énorme poids en moins. Une vie libérée. »



*Récit inspiré de Bailly, O., Ces vies en faillite.
Le surendettement des ménages en Belgique, 2011*

DÉNI

J'ai élevé seule mon enfant avec un salaire me permettant tout juste de vivre.

Plus tard, en raison d'une maladie chronique, j'ai eu une indemnité de la mutuelle. Financièrement, ce n'était pas suffisant.

Mes problèmes de dettes ont commencé par des factures normales, de gaz, de dentiste ou de vétérinaire que je n'arrivais plus à payer. Vous savez, les dettes, c'est comme une boule de neige qui commence à descendre de la montagne et qui grossit sans cesse. On perd le contrôle de la situation, on déprime et on ne veut pas voir la réalité.

J'ai traîné ces problèmes pendant de longues années.

Au début, j'utilisais l'argent que j'aurais dû verser aux impôts pour offrir à mon enfant des camps de vacances ou rembourser d'autres factures. C'était une erreur, je m'enfonçais chaque fois plus. Mais quand on a des dettes, on ne cherche qu'à survivre, le temps jouait contre moi !

J'étais incapable d'en parler et d'appeler à l'aide. J'avais honte. J'en étais arrivée à cacher les factures au fond d'une armoire. Aller à la boîte aux lettres était devenu une torture. On a cette culpabilité de ne pas être comme les autres. Tant qu'on ne parle pas de ses dettes, on ne peut pas s'en sortir.



Cela a duré plus de quinze ans comme cela. J'ai tenu très longtemps, mais souvent avec l'envie de mourir pour échapper à cet enfer.

Il y a trois ans, en regardant un reportage à la télévision sur une femme dans la même situation que moi, j'ai eu un déclic. J'ai compris qu'il fallait que je trouve de l'aide. J'ai cherché la liste des organismes d'aide au désendettement.

À mon premier rendez-vous, je me suis effondrée en larmes. Mais ici, personne ne m'a jugée. La médiatrice de dettes a été extraordinaire et m'a permis d'échapper à la honte. Au bout de trois ans, je n'avais plus de dettes.

L'enfer que j'ai vécu m'a presque tuée. Sans l'aide du service de médiation de dettes, je ne sais pas où j'en serais aujourd'hui.

Si mon témoignage peut sauver au moins une seule et unique personne, pour moi ce serait déjà une victoire.

LE TEMPS DE MON QUARTIER

J'ai travaillé comme aide-soignante, c'était un petit salaire. Un jour, j'ai eu un accident de travail. Depuis, j'ai mal au dos et je dois payer le médecin, le kiné... Aujourd'hui, avec ma petite pension, c'est difficile.

Mon mari, peintre en bâtiment, avait onze ans de plus que moi. Une bonne partie de son argent est parti dans des frais liés à une longue maladie.

Il y a sept ans, mon mari est décédé et je me suis retrouvée seule dans l'appartement où j'habitais depuis 30 ans. Un loyer de 800€ par mois qu'il me fallait payer toute seule. Je n'avais pas assez d'argent.

Dans le quartier, les loyers actuels sont très chers, mais je ne voulais pas quitter ce lieu où je vivais depuis si longtemps. Je me suis accrochée à cet appartement, je ne voulais pas le quitter. À 71 ans, il est difficile de changer ses habitudes quotidiennes, comme son épicier, son coiffeur...

J'ai commencé à m'endetter... Et j'ai finalement quitté Bruxelles. La région où je me suis installée est moins chère, mais beaucoup moins belle.

Je suis restée dans le silence pendant des années, mais avec le temps, j'ai fini par trouver le courage de parler de mes problèmes à ma sœur. Elle m'a conseillé d'aller voir un service de médiation de dettes. Le médiateur de dettes m'a aidée à voir plus clair et je perçois le bout du tunnel depuis quelques semaines. C'est un grand soulagement.

Aujourd'hui, pour éviter l'isolement, je me suis inscrite dans une association de quartier où je rencontre des gens et je participe à un atelier de chant. Je me charge bénévolement du secrétariat. Ça me fait du bien, je me sens mieux, je me sens utile.

Maintenant, je fais attention à mes dépenses. Je n'ai pas de télévision, je ne vais pas au restaurant, je ne pars plus en vacances. Je profite juste des excursions proposées par la maison de quartier. Je cultive mes légumes, j'éleve mes poules, je fais moi-même mes produits de nettoyage, j'achète des vêtements de deuxième main... Je participe aussi à un jardin collectif et j'offre mes connaissances aux autres, je donne des cours de jardinage à mes nouveaux voisins. C'est ça aussi l'entraide!



Récit inspiré de Léderrey, P., Retraite : quand la pauvreté menace, Migros magazine, 3 novembre 2016 ; Lascève, C., Surendettés, ils racontent leur descente en enfer, La Nouvelle République, 16 février 2012.

LE PANIER À CRÉDIT

Fred est célibataire et papa d'un petit Théo quand il décroche un travail à la Défense nationale. C'est assez loin de son domicile, une voiture est nécessaire. Il réalise alors son premier emprunt pour acheter une voiture d'occasion. Mais après 3 mois, la voiture tombe en panne. Fred essaye de la réparer en vain. Il décide de la revendre et emprunte de nouveau pour acheter une autre voiture.

Quand Fred rencontre Sonia, elle a alors 26 ans et suit une formation pour devenir vendeuse. La mère de Sonia ne travaille pas et son père est ouvrier. Le jeune couple vit d'abord un an chez la maman de Fred. Ils peuvent s'offrir des sorties, recevoir leurs amis, acheter quelques vêtements, mais pas faire de grandes dépenses.

Ils louent ensuite un appartement avec une chambre qui est réservée à Théo ; Fred et Sonia dorment dans le salon. Ils prennent un crédit pour acheter de nouveaux meubles. Sonia trouve un travail dans la vente. Un an plus tard, ils ont une petite fille.

Ils déménagent pour un appartement plus grand et achètent encore d'autres meubles. « Et comme on n'avait pas d'argent de côté, on a refait un crédit... ».

Les remboursements deviennent de plus en plus compliqués. « Vous faites un crédit, vous êtes bon payeur et douze mois plus tard, on vous en propose un autre. Avec toutes ces publicités, cela devient difficile de refuser. À un moment, les factures s'accumulent. » Alors que les difficultés financières grandissent, Fred reçoit un



nouveau courrier lui proposant un prêt « à des conditions exceptionnelles » ! Sonia et Fred signent à nouveau.

Les retards de paiement se multiplient, des lettres d'huissiers, de juges, des menaces de saisie sur salaire s'ensuivent.

Fred et Sonia demandent à un ami de leur prêter de l'argent. Personne d'autre ne doit être au courant de leur situation, le sentiment de honte est trop fort. Leurs parents n'ont pas les moyens pour les aider de toute façon.

Le couple est conscient des conséquences de ce surendettement : plus de sorties avec les amis, achats limités, les plaisirs deviennent rares... Sonia vit mal cette réalité : « À la Saint-Nicolas, je n'ai pas envie de perdre la face par rapport à la famille. Même s'il reste peu, mes enfants auront leur cadeau. »

Au printemps dernier, Fred et Sonia ont introduit une demande de médiation de dettes. Leur demande a été acceptée mais il est encore difficile pour eux de se projeter sereinement dans le futur.

Récit inspiré de Bailly, O., Surendettement : la lente chute de Fred et Sonia, Le Liqueur, 21 novembre 2013 ; Bailly, O., Ces vies en faillites. Le surendettement des ménages en Belgique, 2011.

PILE OU FACE

Je travaille comme serveuse dans un café. Le jeu a commencé de façon innocente. Il y avait un groupe de clients avec qui je m'entendais bien. De temps en temps, avec nos GSM, on allait sur des sites qui proposaient des jeux d'argent en ligne (poker, roulette, blackjack...). On s'amusait, on rigolait.

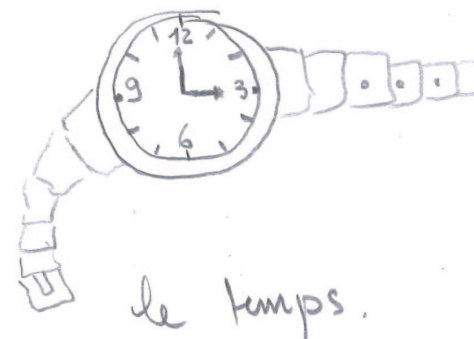
Mes amis, qui me voyaient comme leur porte-bonheur, voulaient que je joue avec leur argent. Je gagnais régulièrement. Je me sentais appréciée.

Puis un jour, j'ai voulu tenter ma chance et miser avec mon propre argent. Je jouais mes chiffres préférés, en fait des dates de naissances. Je gagnais de l'argent facilement, je me sentais toute puissante. J'en étais arrivée à croire que mes chiffres avaient un pouvoir magique.

J'ai commencé à jouer seule chez moi, le jeu a alors pris de plus en plus de place dans ma vie. Je ne pensais plus qu'à jouer et je ne voyais presque plus personne, je m'isolais sans m'en rendre compte.

Après un certain temps, la chance a commencé à tourner, je perdais beaucoup plus que ce que je gagnais. J'ai cherché à récupérer mes pertes d'argent en augmentant les mises, je prenais de plus en plus de risques. Je pensais que la chance finirait par revenir.

Je ne perdais pas seulement mes économies, je perdais aussi ma joie de vivre. J'avais des angoisses et des problèmes de sommeil ont commencé. J'ai consulté un médecin en croyant que les médicaments allaient effacer mes problèmes. Mais malheureusement rien n'a changé, le cauchemar continuait, à en perdre la tête.



J'étais sous une pluie de factures, je n'arrivais plus à payer le loyer, l'eau, l'électricité, le téléphone... J'ai dû commencer à emprunter de l'argent à mes amis. Je mentais car j'avais honte, je ne voulais pas expliquer que je jouais de l'argent. Jouer était devenu plus fort que moi. C'était devenu une vraie passion, c'était ma drogue! J'avais de plus en plus de dettes, je ne voyais pas la sortie du tunnel.

J'ai tout avoué à mon médecin qui m'a écoutée et a compris mon addiction aux jeux. Grâce à lui, j'ai pu trouver de l'aide dans un centre de santé mentale et rencontrer d'autres personnes vivant la même situation que moi. J'ai aussi été dans un centre de médiation de dettes qui m'a permis de rembourser mes dettes.

Aujourd'hui, je suis guérie mais je continue à aller aux réunions de joueurs anonymes. J'ai arrêté de jouer, je ne me sens plus coupable. Mes dettes sont presque toutes remboursées et je pourrai bientôt recommencer à épargner. J'ai de nouveau envie de travailler, de profiter de ma famille et de mes amis, comme avant.

Récit inspiré de témoignages issus de sites Internet d'aide aux joueurs¹.